

JEAN-PAUL NOZIÈRE

LA MAISON DES PENDUS

FRENCH PULP ÉDITIONS

POLAR



© French Pulp éditions, 2016
49 rue du moulin de la pointe
75013 Paris
Tél. : 09 86 09 73 80
Contact : kim@frenchpulpéditions.fr
www.frenchpulpéditions.fr
ISBN : 9791025104118
Dépôt légal : juillet 2018
Couverture : © Véronique Podevin

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ce n'est pas que les hommes soient délibérément méchants,
cruels et acharnés à meurtrir, c'est seulement qu'ils ne savent pas tellement où ils
mettent les pieds.*

Romain Gary (*Les Enchanteurs*)

Loupiot

La nuit tomberait d'ici peu. *Le moment idéal*, songea Tonio, en vérifiant la souplesse du mécanisme de son fusil de chasse Brno, à canons superposés. La crosse en noyer se calait bien dans le creux de l'épaule. La bascule s'opérait à la moindre pression. L'arme ne pesait rien.

— Au petit poil, Loupiot, ça gaze Gaspard !

Il s'adressait à son setter gordon, qui attendait impatiemment le signal du départ, assis sur son cul musclé, à l'arrière de la camionnette.

— T'en peux plus de poireauter, hein, mon gamin ? Je te promets que ce soir on en dégommera un. Je le sens bien.

Loupiot, comme lui, se foutait éperdument que la chasse soit fermée depuis quinze jours. Des conneries de calendrier pondu par des fonctionnaires probablement incapables de différencier un faisán d'une perdrix. Aucun bureaucrate n'empêcherait un vrai chasseur de chasser, sous prétexte que les promeneurs voulaient récupérer les forêts.

— Allez, c'est parti ! Maintenant, on ne risque plus de croiser un chat, déclara Tonio, en grim pant dans la camionnette. Ces enfoirés de golfeurs sont rentrés se mettre au chaud chez eux. Ils sirotent leur whisky auprès de leur bobonne en commentant leur partie. Ça caille trop pour que d'autres clampins s'aventurent dans le coin, surtout la nuit.

Ils n'avaient pas tellement de distance à parcourir. La forêt cernait les dix-huit trous du golf. Il aurait suffi de remonter le trou 14, traverser le 15, et après, se lancer dans une diagonale qui les éloignerait du parcours et entrerait dans le bois. Pourtant, il valait mieux contourner le golf et suivre les chemins pierreux. Une perte de temps qui diminuait les risques d'une rencontre imprévue. La camionnette tanguait entre les trous.

— Putain, on se les caille pour une fin de mars ! T'en dis quoi, Loupiot ? Ils pourraient avoir une bagnole avec du chauffage, vu la thune qu'ils se font.

La camionnette du golf. Le nom était écrit en grosses lettres vertes sur les flancs de la caisse. *Golf du Val des Sources*. Thune ou pas thune, le dirlo ne prêtait pas le matériel, mais Tonio, comme les autres employés, l'empruntait sans demander l'autorisation. Surtout pas au patron. M. Delarochette, en un seul mot. Couper le nom en deux le démangeait. Il marquait une hésitation quand il disait son nom : « de »... puis il expul-sait « larochette » comme si ça l'étranglait d'admettre la réalité.

Tonio tapota de la main droite le siège à côté du conducteur. Loupiot comprit le message et sauta par-dessus la banquette. Il s'affala sur la mousse en poussant un couinement d'adoration. Le fusil, coincé entre le tableau de bord et le siège, pointait son canon sur la tête du chien.

— T'occupe mon gamin, il n'est pas chargé.

Tonio renifla.

— T'as pé-té, mon salaud ?

Il rit, caressa Loupiot tout en conduisant. Tenir le volant d'une main suffisait. Il connaissait le chemin par cœur.

— Voilà ta feuille de route, gamin. Je mets du maïs et du pain pas loin de la cabane de chasse depuis une semaine. Trois sangliers viennent régulièrement bec-queter tous les jours, donc ce soir tu m'en soulèves un, le gros si possible. Si on se démerde correct, on remplit les congels.

Tonio tourna la tête et regarda le chien avec sévérité.

— Tu déconnes plus cette fois, hein ? Les autres se foutent de toi. Ils ricanent que t'es qu'un chien à plumes, incapable de flairer autre chose qu'un faisan d'élevage mort de trouille parce qu'on l'a lâché la veille.

Il gratta le cou de Loupiot.

— Allez, fais pas la gueule. Tu leur démontres le contraire pas plus tard que ce soir en me soulevant un cochon. Quand on leur remplira leurs congels, ils la boucle-ront. Ces idiots préfèrent regarder le foot à la télé plutôt que de venir chasser, ben, ils verront que nous deux, on forme une équipe du tonnerre de Dieu.

Tonio replaça sa main droite sur le volant. Ils approchaient de l'endroit où il plan-querait la camionnette. Où il découperait le cochon en quatre coups de tronçon-neuse, afin de préparer les parts des autres. En plus d'être rapide, la tronçonneuse

évitait de traîner les grosses pièces de gibier jusqu'au véhicule et de soulever la viande. Un cerf mort ou un gros cochon bousillaient un dos en une matinée de chasse. La tronçonneuse révoltait Marie.

« Du travail bâclé de mecs ! Vous ne respectez pas la mort de l'animal. Vos procédés de feignants sont lamentables. »

Marie choisissait toujours la découpe au couteau. Une précision de boucher. C'était facile pour elle qui accumulait les heures supplémentaires au restaurant du golf. Le week-end, elle tranchait les steaks à la queue leu leu.

— De toute façon, c'est une femme, dit Tonio entre ses dents, comme si Loupiot, ayant suivi sa réflexion, comprendrait le jugement de son maître.

— Ils nous ont bel et bien laissé tomber quand même, mon Loupiot. Jamais j'aurais cru possible que des chasseurs choisiraient le foot plutôt que traquer le cochon.

Tonio replaça son énorme ventre sous le volant. Son bide tombait comme un flan sorti trop longtemps du frigidaire. L'amertume écornait ses lèvres épaisses, les soulevant assez haut sous le nez. L'espace dévoilait de belles dents blanches et régulières.

Ils chassaient toujours ensemble, que la chasse soit ouverte ou non. D'ailleurs, ils faisaient presque tout ensemble, depuis des années. Jardiniers au golf du Val des Sources, même Marie qui ajoutait le service au resto, mais c'était kif-kif, le boulot au même endroit. Ils logeaient les quatre dans les mobile homes que le dirlo du golf leur louait pour une bouchée de pain, ça, il fallait le reconnaître.

— Ouais, ben, ses gourbis de vingt mètres carrés ne valent pas mieux, renâcla Tonio. Tu crois que le foot est un prétexte ? Peut-être que Maxime et Joseph ont prévu une séance de baise à trois avec Marie ?

L'idée lui déplaisait. Marie n'était pas farouche. Elle couchait avec les trois, acceptant leur argent sans faire de différence. Qu'elle puisse se faire sauter en douce par les autres, peut-être gratuitement, était une pensée bien plus insupportable que le foot. Leur amitié en prendrait un coup.

— Non, je ne crois pas, mon Loupiot, que Max et Jo me joueraient ce sale tour.

Loupiot s'énervait. Sa queue frappait le siège. Il trouvait le temps long. Tonio, pour détendre le chien, sortit la plaisanterie éculée qui amusait les trois hommes :

— Joseph ne baise pas Marie, c'est archiconnu grâce à la Bible. C'est elle qui le baise profond, en lui assurant que le gosse est quand même de lui alors qu'ils ne

pieuvent pas ensemble. Les femmes, à l'époque, étaient déjà championnes pour entuber les mecs, mais la Vierge, elle, décrochait quand même le pompon.

La plaisanterie ne l'amusa pas autant qu'il l'espérait. De toute façon, c'était trop tard pour revenir en arrière. Ils arrivaient à la planque prévue. La camionnette serait à peu près invisible depuis le chemin. Tonio coupa le moteur. Il était de mauvaise humeur maintenant.

— Qu'un connard de promeneur se pointe dans les environs quand on se fera un cochon ou deux, et il se prend une balle dans le buffet.

Ce n'étaient pas que des mots. Il se savait capable de tirer sur un homme si les circonstances l'exigeaient. Quand il le déclarait, au milieu d'une bonne bouffe de chasse, Max et Jo ricanaient.

« Ben, tiens donc ! M. Tony Legendre en action ! Se prendre pour un cow-boy, ça ne mange pas de pain après avoir picolé trois ou quatre bières. »

Marie, elle, croyait ses propos. Elle le reluquait depuis ses étranges yeux jaunes qui ressemblaient à des œufs au plat sous son joli front pâle. Une intello, Marie, qui lisait trop de bouquins et, du coup, se croyait autorisée à dire des choses déplaisantes.

« Des fois, Tony, je pense que t'es si cinglé dans ta tête que, oui, tu flinguerais ta mère avec ton Brno si l'envie t'en prenait. »

Tonio caressa Loupiot avant d'ouvrir la porte.

— T'es beau, toi, et tu me comprends. Dommage que tu ne parles pas. Je me ferais moins chier dans la vie si tu parlais et tu serais vraiment mon gamin.

Les pattes avant du chien, d'un roux flamboyant, trépignaient sur le siège. *Tu l'ouvres, cette porte, oui ou non ?* Tonio éclata de rire. Il était amoureux de son setter gordon, de son pelage d'un noir de deuil au brillant qui faisait ressortir le feu des pattes.

— Ce soir, au retour, je t'offre du steak si tu te montres à la hauteur, promet Tonio, en repoussant enfin la porte de la camionnette. Loupiot s'élança, s'empêtra dans le fusil qu'il fit tomber.

— T'es le roi des cons quand tu veux ! S'il était chargé, je m'en prenais une ! C'est toi qui me ramènerais et qui expliquerais ce qu'on foutait là ?

Tonio renifla à plusieurs reprises. Il détestait engueuler son chien. Il lissa du plat de la main les cheveux vaguement blonds qui poussaient en friche sur son crâne, sans qu'un peigne n'y pénètre jamais.

— Ou alors, c'est toi, mon gamin, qui en prenais une. Tu imagines la catastrophe ? Lui l'imagina. Sa lèvre inférieure dégringola sur son menton. Des images lui montraient la tête du gordon en bouillie, comme il avait vu des chiens réduits en bouillie par des sangliers. Penser à ça était insupportable. Tonio espérait mourir avant Loupiot. Il s'extirpa de la camionnette en gémissant. Son ventre. Cette saloperie de volant était trop bas, trop encombrant. Ces connards de constructeurs de bagnoles ne pensaient pas aux gros.

— Faut que je commence un régime, mon Loupiot. Marinette me le répétait tous les jours, et c'est pas sûr qu'elle avait tort.

Il sourit. Ce qu'avait dit Marinette, sa compagne pendant quelques mois, ne comptait pas davantage qu'un tremblement de terre au Népal ou le soi-disant réchauffement climatique. Là-dessus, les quatre jardiniers étaient d'accord. Rien à cirer de toutes ces merdes d'informations vues à la télé qui mettait son nez aux quatre coins du monde alors que ça n'intéressait à peu près personne.

— Loupiot, où tu es ? brailla Tonio, sans se soucier que quelqu'un l'entende.

Les premières habitations, à part la maison des pendus, perchaient dans la vallée à trois ou quatre bornes de la forêt. Si un égaré se pointait au mauvais endroit au mauvais moment, le Brno lui bouclerait le clapet.

Le chien s'était tiré. Un oiseau ? Un chevreuil ? En tout cas pas un cochon puisque Loupiot avait choisi de filer dans la direction opposée à l'endroit où Tonio déversait la bouffe, surtout du maïs et du pain rassis. La nuit commençait à étaler son ombre. La traque des sangliers s'annonçait plus compliquée que prévu. Il fallait d'abord récupérer le chien.

— Bravo, merci pour ton aide ! marmonna Tony Legendre.

* * *

Une heure pour retrouver le chien. La nuit était là, de même que la colère de Tonio. Loupiot s'était complètement désintéressé des sangliers, des congélateurs à remplir et de sa réputation de clebs à plumes qu'il fallait flinguer. La période de chasse était terminée depuis deux semaines mais le gordon n'oubliait pas le local des chasseurs posé au centre d'une clairière entourée de chênes maigrichons et de hêtres magnifiques. La nourriture. Loupiot se souvenait des gueuletons des chiens pendant les chasses. Les entrailles du chevreuil pendu à une branche, au corps ouvert comme

une pastèque vomissant ses tripes. Un haut de patte de cochon à dépiauter avec l'os à sucer pendant que les chasseurs s'enfilait de la charcuterie arrosée d'un blanc avant d'accompagner les fromages d'un fixin et pourquoi pas d'un vosne ou d'un gevreys.

— Mais qu'est-ce que tu fous là ? hurla Tonio, épuisé, après avoir crapahuté dans le bois, gueulé des « Loupiot ! Loupiot ! » à n'en plus finir.

Le gordon, au corps effilé d'un marathonien, ne semblait pas se douter de l'épreuve qu'il y avait à trimballer quatre-vingt-seize kilos sous des arbres.

Les autres ne manqueraient pas de rigoler pendant un mois quand ils sauraient.

« Bravo Tonio, le roi de la braconnerie ! » s'exclamerait Joseph, en lissant sa moustache d'un doigt afin d'étrangler le rire qui se préparait en dessous.

Marie, quant à elle, sortirait la même plaisanterie chaque fois qu'elle inviterait « ses jardiniers », comme elle les appelait.

« Je vous ai cuisiné un cuissot du cochon que Tony a ramené de sa braconnerie, vous vous souvenez, le jour où il est parti avec son Rantanplan de chien ? »

Loupiot grattait furieusement le bas de la porte du rendez-vous de chasse.

— Pourquoi tu veux entrer ? s'emporta Tonio. La cabane est fermée depuis longtemps. Tété et Marcus ont rangé tout le bordel et bouclé la porte le soir du dernier week-end de chasse. Qu'est-ce que tu fous ici, tu peux me le dire ?

Il saisit le collier du chien, donna un coup sec. Assez brutal pour que le gordon gémissent, mais pas trop. Tonio détestait que Loupiot ait mal. Il méritait une punition, mais pas au point de l'abîmer, peut-être lui briser une cervicale. La catastrophe s'était produite quand Maxime avait cogné son setter irlandais incapable de retrouver une paire de faisans dégringolée dans des ronciers. Un coup de crosse de fusil et au final un cadavre de chien, et même pas les faisans en compensation.

Tonio savait très bien pourquoi Loupiot grattait la porte et donc savait très bien aussi qu'il n'existait pas d'autre solution que d'ouvrir cette fichue porte. Le gordon, attiré par la perspective d'une bouffe, pouvait être borné au point de passer la nuit à gratter. Ou alors, il devrait le porter jusqu'à la camionnette, faute d'avoir prévu une laisse, mais Loupiot pesait vingt kilos. Il était hors de question de parcourir le chemin à l'envers dans de pareilles conditions. Est-ce que ce con de chien avait la moindre idée de ce qu'était une crise cardiaque ?

— Salopard ! fulmina Tonio, en clopinant vers l'endroit où Tété et Marcus cachaient la clé du cadenas fermant la cambuse, après avoir terminé la remise en ordre des lieux.

Loupiot resta devant la porte. Gratter, entrer, manger étaient ses objectifs. Tonio écarta la végétation et fourragea sous la pierre. Ses doigts crochetaient l'espace à l'aveugle mais ne pêchaient aucune clé.

— Si ça se trouve, ils l'ont emportée.

L'impatience lui donnait des palpitations. Pour chercher un bout de ferraille de cinq centimètres de long, la nuit n'arrangeait rien. La colère de Tonio se déplaça du chien vers Marcus et Tété. Ces deux-là faisaient bande à part trop souvent. Ils oubliaient qu'ils étaient aussi jardiniers au golf du Val des Sources. En tout cas Marcus, puisque Tété ne bossait plus depuis pas mal de temps.

— Ils ont emporté la clé pour nous faire chier ! gronda Tonio, prêt à abandonner la recherche.

Il donnerait des coups de tatane dans la porte jusqu'à ce qu'elle cède, et voilà. Soudain, ses doigts fébriles saisirent la clé verrouillant le cadenas. Tonio, jusque-là à quatre pattes, se releva en expirant un souffle d'agonisant. Il transpirait alors que la température ne dépassait pas 5 ou 6°. Ce foutu ventre. Il devrait quand même faire attention. Marie, la dernière fois qu'ils avaient baisé ensemble, tiens, justement dans le rendez-vous de chasse, s'était autorisée une de ses remarques acides.

« Quand tu me sautes, j'entends ton cœur qui patine. Tu as 35 ans, Tony. Si tu ne maigris pas un peu, dans cinq ans tu exploseras en tondant un green. »

— Des fois, elle ne vaut pas mieux que Marinette, annonça Tonio en revenant vers la porte.

Il haussa les épaules, conscient que ses réflexions d'être humain dépassaient l'entendement de Loupiot, qui pourtant était un clebs super intelligent, pas de souci à ce sujet.

Il déverrouilla le cadenas. La porte coinçait. Deux semaines sans l'ouvrir et l'humidité commençait son travail de destruction. Une vallée pourrie. Des forêts, du brouillard, de la pluie et pas grand-chose d'autre. Un coup de pied repoussa la porte. Un éclat de bois sauta. Peu importe. Ce merdeux de Tété réparerait. Ça l'occuperait puisqu'il s'ennuyait maintenant qu'il ne bossait plus au golf. Tonio grimaça. Le vieux n'était plus assez en forme, même pour rafistoler un bas de porte.

— Bordel, ça pue là-dedans !

La puanteur ne freinait pas Loupiot. Le chien fonça au fond de la cabane de chasse, vers la partie appelée « la chambre » à cause du canapé qui s’y trouvait. Un pan de cloison séparait les deux pièces. Une idée de Marie. Elle acceptait qu’on la caresse, ou plus si affinités, mais à condition qu’un peu d’intimité soit préservée. Les gamelles des chiens s’alignaient dans « la chambre ».

Tonio s’arrêta dans la première partie du rendez-vous de chasse. Il reniflait l’air, tournant la tête de tous les côtés, comme un chevreuil redoutant un danger. Il identifiait parfaitement l’odeur. Un chasseur était habitué. La mort. Il s’était retrouvé plusieurs fois nez à nez avec des cadavres de bestioles en pleine décomposition. La puanteur était aussi celle des entrailles du gibier au ventre ouvert.

— Ça schlingue la mort, Loupiot ! s’exclama Tonio. Des saletés de rats ont dû crever sous le plancher ou alors un blaireau s’est coincé entre les tôles.

Le silence qui imprégnait le rendez-vous de chasse le troublait. D’habitude, la cabane vibrait des bruits des chasseurs excités. Il avait l’impression d’un poids lui tombant sur les épaules, une masse solide qu’il pourrait saisir entre ses mains mais qui se collerait aux doigts et dont il ne pourrait pas se défaire. Le hurlement de Loupiot déchira soudain le silence.

— Bordel, qu’est-ce qui te prend ? s’affola Tonio.

Il se précipita vers le fond de la cabane. Elle était composée de plaques de tôles assemblées. Les pas lourds et précipités sur le plancher de bois animaient l’infrastructure. Tonio dut contourner divers objets qui traînaient sur le sol et il put enfin atteindre l’ouverture séparant les deux pièces.

Il faillit vomir.

Loupiot avait posé les pattes avant sur le canapé de velours rouge, usé jusqu’à la trame. Il hurlait à la mort, sans s’occuper de son maître. Son corps tremblait. Les yeux du chien étaient vitreux. Les yeux de la peur quand un chien montre son désespoir.

Il y avait de quoi.

Tony Legendre se décida à vomir après avoir murmuré :

— Bordel de merde, Tété et Dakar. Tété, aucun doute possible, en dépit d’un visage mordu par un début de décomposition. Les joues du vieux tombaient en pâte molle sur le cou, une oreille se détachait, mais *monsieur Victor*, ainsi qu’il aimait se

faire appeler par ses collègues, était le seul négro existant dans la vallée, à vingt kilomètres à la ronde.

— Victor Senga, putain, qu'est-ce que tu fous là avec ton chien ? bredouilla Tonio.

Il s'adressait aux deux cadavres qui occupaient le canapé rouge. Le chien continuait à hurler à la mort.

— Tu la fermes, bordel !

Loupiot se tut, pas par obéissance, mais parce que son maître déboussolé venait de lui balancer un coup de pied. Tonio regretta aussitôt sa brutalité. Il y penserait durant des jours, surveillant la santé du gordon, surtout que côté finances, ce n'était pas le moment de fréquenter le véto. Loupiot remplaça le hurlement à la mort par un hurlement de douleur et se précipita hors du rendez-vous de chasse.

Impossible non plus de se tromper pour Dakar, un magnifique griffon Korthals dont Tété était fier. Le vieux se montrait carrément dingue de son chien, encore plus maboul avec lui que Tonio ne l'était avec son gordon.

« À votre avis, le négro couche avec son clebs ? ricanait Joseph, mais Joseph n'avait pas de chien, seulement une femme, et donc ne comprenait rien à rien. »

Tonio, fasciné, terrifié, ne bougeait plus. Il découvrait des images de films et pourtant il conservait assez de lucidité pour réaliser qu'il s'agissait de la vraie vie. La sienne. Tété, assis sur le canapé, serrait contre sa poitrine, de son bras gauche, l'autre amour de sa vie avec son chien : son fusil, un splendide Merkel. Des scènes de chasse étaient sculptées sur la crosse. Trois cerfs, composés de feuille d'or pur, semblaient se livrer un combat. Une fortune. Le Merkel était une arme de collection dont la valeur atteignait probablement plusieurs milliers d'euros.

Le bras droit de Tété tombait sur le dos de Dakar, allongé sur le canapé. La main paraissait caresser le pelage. Le cadavre du chien était une momie sèche. On aurait dit un animal empaillé depuis des années. Dakar. Pourquoi ce nom étrange, qui ne voulait rien dire ? Victor Senga refusait de l'expliquer.

« Le nom de mon Korthals ne concerne que moi. Est-ce que je te demande pourquoi ton setter s'appelle Loupiot ? »

Le directeur du golf en savait davantage. Son constat restait mystérieux.

« M. Senga en est à son troisième chien depuis qu'il travaille au Val des Sources, et les trois, pourtant de races différentes, se sont tous appelés Dakar. J'ai mon idée là-dessus. »

Tété, du moins ce qui restait de Tété, conservait les deux amours de sa vie entre ses mains.

Tonio s'habitua à l'odeur douceuse de la mort. Il fit deux pas, s'approchant plus près du canapé. La nuit gommait l'intérieur du rendez-vous de chasse, ce qui compliquait les choses quand on voulait observer un Noir mort, même si la clarté de la lune se faufila à travers une lucarne. Tonio se souvint qu'une lampe torche était accrochée à un des murs de tôle. Il traversa la pièce, tâtonna, jura, puis parvint à récupérer la torche. Il retourna vers le canapé en marmonnant. Entendre une voix rendait la situation plus ordinaire.

— Bon Dieu, Tété, je t'ai encore vu vivant au bar du golf trois jours après la fermeture de la chasse. T'étais pas trop en bon état, d'accord, mais...

Tonio réfléchissait. Il y avait donc dix jours. Peut-être que le vieux et Dakar pourrissaient là depuis dix jours, ce qui expliquait la puanteur, surtout que le rendez-vous de chasse ne disposait d'aucune aération.

« Je règle mes dettes », avait annoncé le vieux, exhibant des billets de 50 et 100 euros comme s'il sortait de sa poche une poignée de pièces.

Marie tenait le bar en heures supplémentaires, après sa journée de jardinière au golf. Elle avait raconté la scène.

« Rien ne pressait. D'habitude, tu le fais à la fin du mois. »

Tété était mal en point et surtout de mauvaise humeur.

« Et alors ? Je déteste que les choses traînent. Il ne faut pas accumuler les soucis. »

Des phrases qui ne voulaient rien dire, mais Marie l'avait bouclé parce que *monsieur* Victor Senga, grand seigneur, lui avait refilé un billet de 50 en pourboire. Tété, même malade, adorait en mettre plein la vue et pas seulement en habitant une belle baraque. Preuve qu'il en avait les moyens.

La torche élaboussa les deux cadavres de son tunnel de lumière vive.

— Nom de Dieu, Loupiot, viens !

Le chien était hors de portée de voix, pourtant Tonio continua à lui parler.

— On a flingué Tété et Dakar ! On dirait un coup de calibre du Merkel ou en tout cas du pareil au même.

Pas un suicide, ça non, vu la position du fusil du vieux. Tété le serrait contre sa poitrine. On aurait dit qu'il étreignait un bébé. La veste de chasse s'ornait d'un trou

bien rond, proche du cœur. Une balle à sanglier ? Le plus curieux était l'absence de sang. Pas de trace sur la veste, pas davantage sur le pantalon ou le canapé.

— On l'a essuyé, mon gamin, moi, je te le garantis, ce serait pas possible autrement, vu le calibre. Essuyé et nettoyé.

Dakar ne s'était pas suicidé non plus. Un trou identique sur le flanc droit. Un peu de sang autour de l'impact, mais pas grand-chose.

— Ils ont fait la toilette du clebs, ces enfoirés ! constata Tonio.

Les deux cadavres semblaient paisibles. À se demander même si le délabrement du visage de Senga n'était pas l'amorce d'un sourire.

Tonio fit aller et venir le tunnel de lumière. La torche dévoila l'iPhone de Tété, posé à côté de lui, près des fesses. Un Apple. Encore une dépense colossale du vieux qui frimait presque autant avec son téléphone qu'avec son fusil plaqué or. Il y avait une enveloppe à côté du téléphone. Tonio prit la torche dans sa main gauche et s'empara de l'enveloppe. Elle n'était pas cachetée. Il eut un mal fou à sortir le carré de carton que contenait l'enveloppe. Son fusil accroché à l'épaule le gênait. L'indispensable torche aussi. Tonio s'énerva. Pourquoi l'être humain ne disposait que de deux mains alors que Bouddha en possédait une dizaine ?

Le carton tomba sur le canapé. Tonio se pencha et lut les deux mots calligraphiés en grosses lettres rouges :

OUBLIEZ-NOUS

— Ça veut dire quoi, Loupiot ?

Son cerveau carbura plus vite que ses mains.

— Ça veut dire qu'on est dans un beau pastis tous les deux. Comment on expliquera notre présence ici, la nuit ? Les flics diront que c'est moi qui ai tué le vieux et son clebs. Le temps qu'ils découvrent le coupable, je peux dire adieu à mon boulot de jardinier et toi, mon gamin, tu peux dire adieu à tes courses en forêt au cul des sangliers.

Tonio posa son fusil contre la cloison. Être léger pour réfléchir. Une réflexion vite faite : se tirer fissa du rendez-vous de chasse. Oui, mais Tété pourrirait sur le canapé jusqu'à l'ouverture de la chasse, en octobre.

La torche s'attarda sur le Merkel.

— Je le faucherais bien. Tu en penses quoi, Loupiot ?

Tonio renifla. Il déconnait. Il ferait quoi du Merkel ? Tous les chasseurs de la région connaissaient le fusil du vieux. Laisser Tété pourrir jusqu'en octobre, bon, pourquoi pas. Il n'était jamais qu'un nègre qui les avait assez fait chier quand il occupait le poste de chef des jardiniers du golf du Val des Sources. Mais Dakar ne méritait pas ça. Un Korthals exceptionnel qui sentait un chevreuil à trois cents mètres.

— Mon Loupiot, si un pareil malheur t'arrivait, je détesterais qu'on t'abandonne comme une charogne, même sur un canapé confortable.

Tonio renifla encore. Plusieurs fois. On aurait dit un accro à la cocaïne s'envoyant plusieurs lignes. Il se palpa le bide qui gargouillait.

— Tu crois pas que je pourrais au moins faucher le téléphone ?

Tentant. Mais risqué. Il s'empara de l'iPhone, en évalua le prix. Au moins 500 euros. À qui Tété avait-il téléphoné ou qui lui avait téléphoné, avant de se prendre une balle à sanglier ? Tonio alluma l'Apple et composa le code. 1962, la date de naissance du vieux. Les jardiniers connaissaient le code, Tété affirmant lui-même qu'employer sa date de naissance était la plus sûre façon de ne pas oublier son code. Et le vieux était vieux, 55 ans, âge qu'il rabâchait, enviant celui de ses collègues, tous entre 30 et 40.

L'iPhone s'alluma. Batterie pleine. Une formidable idée gicla dans le cerveau de Tonio, pressé d'en finir et de rentrer chez lui.

— Hé, mon gamin, tu penses aussi qu'on ne peut pas les laisser croupir ici jusqu'à la saint-glinglin ?

Loupiot renversa quelque chose dans l'autre pièce, puis accourut comme s'il tenait à donner son avis. Tonio lui gratta la nuque tout en lui parlant dans l'oreille.

— Pas question de dire aux gendarmes que l'appel vient de Tony Legendre. Ces branquignols seraient trop contents de m'accuser sous prétexte qu'ils m'ont mis au trou un week-end parce que j'avais cogné un mec à la fin d'une beuverie au marsannay.

Tony réfléchissait. Sa main droite caressait le chien, sa main gauche poussait la torche contre ses couilles étranglées par son slip. S'accroupir avec un gros bide était une épreuve.

— Faut dire que le marsannay blanc aurait damné la Vierge, là mon gamin, je te parle de la Vierge Marie, pas de notre Marie à nous, tu sais bien que vierge elle l'est plus depuis une paie.

Tonio se redressa.

— Voilà le plan, Loupiot. D'abord, on ne fauche rien, ni le Merkel ni le téléphone. Je me conduis en bon citoyen et après, on se tire d'ici fissa parce que l'ambiance va devenir malsaine. T'es d'accord, mon gamin ?

Le chien émit une plainte semblable au couinement d'un gond de porte.

— T'es sacrément un bon clebs, toi, hein, tu comprends tout et tu me dis okay.

Tonio composa le 17. Une voix répondit :

— Gendarmerie de Sponge à votre écoute.

— Il y a deux cadavres ici, dans le rendez-vous de chasse du bois du Val des Sources. Vous n'aurez qu'à demander au golf, ils savent où c'est.

— Qui appelle ? Donnez votre nom, votre adresse et le numéro de téléphone où on peut vous joindre.

— Victor Senga. Mon numéro de téléphone, je ne le connais pas par cœur, mais grouillez-vous parce que l'assassin, si ça se trouve, il en restera pas là.

Il coupa la communication et jeta l'Apple sur le canapé.

— On se casse, mon gamin.

Loupiot suivit docilement son maître.

* * *